

L'IMPARTIAL

L'Union fait la Force

LA CIE. DE PUB. DE L'IMPARTIAL, PROPRIETAIRE.

G. BUOTE, RÉDACTEUR.

F. J. BUOTE, GÉRANT

VOL. 2. NO. 18

TIGNISH, ILE du PRINCE EDOUARD, JEUDI LE 5 JUIN 1902.

9 ANNEE.

FEUILLETON DE L'IMPARTIAL.

LA PANTHERE NOIRE

CHAPITRE III

(suite)

"Il y a beaucoup de tavernes le long de la route, mais je ne connais pas d'auberges ; la plus proche est située à dix milles d'ici. Si vous voulez accepter l'hospitalité chez moi, soyez les bien venus. Il faudra vous contenter de manger à la fortune du pot, car je suis garçon, ajouta le fermier : allons ! c'est convenu ; je vous garde. Vous, cocher, allez mettre ces chevaux à l'écurie."

Taylor dut accepter cette offre bienveillante, mais il passa une triste nuit sous ce toit où il avait espéré trouver conseil, aide et affection pour lui et les siens. Il se trouvait maintenant isolé, abandonné, sans amis sur cette terre étrangère. Où et comment chercherait-il et trouverait-il une nouvelle habitation ?

Il repartit très découragé pour Baltimore, le lendemain matin, et n'arriva qu'au coucher du soleil. En entrant dans la ville, son cœur était oppressé, car il pensait à la cruelle déception qu'il apportait à sa famille.

"Ah ! grand Dieu ! Henry, vous êtes seul !" s'écria mistress Taylor, lorsqu'il descendait de voiture ; l'excellente femme avait deviné une triste nouvelle sur la figure de son mari. M. Taylor prit la mère de ses enfants par la main et la reconduisit en silence vers le salon. Une fois là, il l'instruisit du malheureux événement arrivé à son cousin Albert, et cette nouvelle accabla la brave dame, au premier moment. Elle pâlit, et, toute tremblante, elle se jeta en pleurant dans les bras de son mari.

Cependant au bout de quelques minutes elle reprit courage, car elle se dit que le Tout-Puissant n'avait jamais abandonné sa famille. Ne venait-il pas de les sauver tous d'une mort certaine, sur mer ? A l'heure présente, Dieu ne leur ferait certainement pas défaut.

Les deux époux se consolèrent mutuellement, car ils croyaient fermement que tout réussit à ceux qui aiment Dieu ; ils prirent la résolution de poursuivre avec prudence, mais sans faiblir, le chemin qu'ils s'étaient tracé pour le bonheur de leurs enfants.

M. Taylor déclara qu'il ne se presserait pas de faire l'acquisition d'une ferme sans en avoir vu plusieurs. Il voulait, avant tout, choisir sa nouvelle résidence dans un pays salubre.

Le maître d'hôtel le consola aussi de son mieux ; il connaissait la plupart des fermiers qui demeuraient dans les environs de la baie, car presque tous apportaient leurs produits à la ville et logeaient chez lui.

M. Taylor possédait encore environ sept mille dollars, en espèces, et l'aubergiste lui parla de diverses fermes très avantageuses qui avaient été achetées, pourvues de tout leur matériel, pour une somme relativement inférieure à leur valeur.

D'ici à l'automne, M. Taylor

avait le temps de voir et de se rendre compte, et, comme il payait une pension peu onéreuse, un séjour prolongé à l'hôtel ne devait pas l'inquiéter.

Quelques jours après cet entretien, plusieurs fermiers du pays descendirent à l'hôtel. Le propriétaire les présenta à M. Taylor, et ceux-ci invitèrent l'émigrant à les accompagner chez eux, pour lui montrer des plantations qui étaient à vendre.

M. Taylor accepta la proposition et s'absenta pendant une semaine ; il revint extrêmement satisfait, quoiqu'il n'eût pas mis à exécution son projet d'acquisition ; avant d'en rien faire, il voulait encore visiter d'autres propriétés.

C'est dans ce but qu'il fit plusieurs petits voyages à l'intérieur, parce qu'on lui avait affirmé que la fièvre sévissait moins dans ces parages que sur les bords de la baie. Il revenait chaque fois très satisfait du pays qu'il avait visité.

Le capitaine Beverly, quoique très occupé d'un nouveau chargement pour Liverpool, rendait cependant souvent visite à la famille ; il était content d'entendre dire à ses amis qu'ils se plaisaient dans leur nouvelle patrie.

Certain matin, M. Taylor était assis avec son hôtelier sur un banc, devant la porte de la maison, et discutait avec lui des avantages et des inconvénients d'une ferme située tout près de la ville qu'on venait de lui proposer. Ils devaient ainsi depuis près d'une heure, et n'avaient pas fait attention que la rue était plus animée que de coutume et qu'une foule de gens se dirigeaient, à pas précipités, dans la direction de la ville haute. A la fin, cependant, un groupe de jeunes gens vint à passer près des deux causeurs, et le plus jeune annonça au maître de l'hôtel qu'un banquier venait de cesser ses paiements, et que la maison était littéralement assiégée par les créanciers dépositaires.

Quel ne fut pas l'accablement de M. Taylor, lorsqu'il apprit qu'il s'agissait du banquier même chez qui il avait déposé ses fonds !

Ce fut en balbutiant que l'infortuné père de famille annonça à son hôte le malheur qui lui arrivait, et le pria de l'aider à recouvrer ce qui leur appartenait.

L'un et l'autre se jetèrent aussitôt dans une voiture, et se firent conduire à la ville haute. Plus ils avançaient, plus ils trouvaient les rues animées ; la foule devint à la fin tellement compacte, que leur voiture avançait avec une grande difficulté. Il leur fallut mettre pied à terre pour arriver jusqu'à la maison de banque, qui était fermée, et devant laquelle une foule nombreuse était réunie.

"A qui faut-il m'adresser pour me faire rendre au moins une partie de mon argent ? demanda à son maître d'hôtel M. Taylor très aïarné.

Hélas ! cher monsieur, j'ai le regret de vous dire que je ne pourrais pas un dollar de votre cré-

ance. A ce que j'entends dire, le banquier a fait une émission énorme de papier, puis il a, de connivence avec son caissier, pris la clef des champs en emportant la caisse ; et personne ne retirera ni son de ce qui lui est dû. Il faut que vous en passiez par là, car il n'y a pas le moindre moyen de porter remède à ce malheur. Si vous m'aviez demandé conseil, je vous aurais averti de ne pas laisser votre argent chez ce banquier."

Après avoir consolé de la sorte M. Taylor, le maître d'hôtel saisit celui-ci par le bras et l'entraîna hors de la foule. Cette malchance était trop violente pour qu'il fût possible à la famille Taylor de l'oublier promptement. Ni les uns ni les autres n'écouterent les consolations du capitaine Beverly et de leur bon hôtelier ; les pauvres émigrants étaient en proie au plus violent chagrin, et regardaient leur jeune famille d'un œil de désespoir.

Plusieurs jours se passèrent ainsi sans qu'il leur fût possible de prendre une résolution ; ils n'osaient pas songer à leur fâcheuse position. A peine quittaient-ils leur chambre, et assis près de leurs enfants, qui partageaient leurs chagrins, ils se rappelaient en soupirant leur charmante vallée de White-Horse.

Certain soir, après le coucher du soleil, la fraîcheur du soir commençait à se faire sentir ; M. Taylor s'était retiré avec sa femme et ses enfants dans le coin le plus obscur de la chambre, pour donner un libre cours à ses tristes pensées.

"Il nous reste à peine quatre mille dollars, et avec cette somme il est impossible d'acheter une ferme qui suffise à notre entretien. Tous nos moyens d'existence se réduisent à la force de mes bras et à ceux de Walter ; certes, nous nous acquitterons de notre tâche avec courage, mais, ne connaissant pas le travail de ce pays, nous ne saurions faire assez de besogne. Ah ! si nous n'avions pas éprouvé cette cruelle perte d'argent, nous aurions pu louer ou acheter un esclave, que nous aurions traité avec bonté ; par malheur nous n'avons pas même, à cette heure, assez d'argent pour nous procurer une terre à exploiter, des bestiaux et des outils. Qu'allons-nous devenir ?"

Walter Arden, qui observait depuis quelques jours le chagrin de ses bons parents adoptifs, se tenait à ce moment-là assis en silence près d'eux et écoutait leurs doléances.

Il reïressa tout à coup la tête, et ses yeux brillèrent de joie ; une lueur d'espoir venait de s'offrir à lui. Il se leva doucement, prit son chapeau et sortit sans rien dire. Il suivit d'un pas précipité les rues alors désertes, jusqu'au moment où il arriva au quai, le long duquel le Goliath était amarré.

En voyant le jeune homme paraître sur le pont du navire, les matelots, qui l'aimaient tous, le reçurent très cordialement et lui apprirent que le capitaine Beverly, et, d'autre part, je me sens moins exposé à mépris des blancs

SHARPLES TUBULAR.

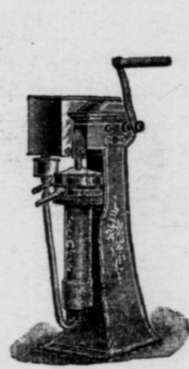
Dairy Cream Separator,

The closest skimming and easiest turning Separator in existence.
Hand, Belt Power and Steam Turbine.

NO DISCS

or bowl complications whatever. Suspended Bowl, Bottom Feed, Low-down Supply Can.

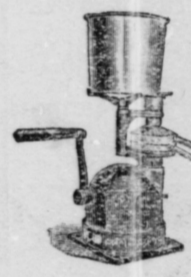
Made in a large variety of sizes, adapted to the needs of the smallest dairy or largest Butter factory.



HAND TUBULAR.



FACTORY TUBULAR.



"BUTTER CUP"

The NEW SHARPLES TUBULAR

Is the closest skimming and easiest turning Separator yet produced, securing under the most adverse circumstances as regards the quality, condition and temperature of the milk, results heretofore considered impossible. It delivers a smooth, frothless, perfect cream that will churn out more butter than can be obtained from any other Separator in existence.

It can be thoroughly and completely washed inside of five minutes, as there are only three pieces to the bowl.

The Sharples machines are the most simple and durable made, and can be maintained at a less cost for oil and renewal parts than any other Separator on the market.

Complete Catalogue, Testimonials and a valuable treatise on "Business Dairying" free on application.

P. M. SHARPLES,
West Chester, Pa., U. S. A.

NOS PRIMES

Trois Magnifiques Portraits

Offre sans Parallele,

Aujourd'hui, nous offrons à nos abonnés et à tous ceux qui, n'étant pas encore abonnés, se conformeront aux conditions indiquées plus bas, trois magnifiques portraits :—

St. Joseph et l'Enfant Jésus
Ecce Homo.
La Sainte Vierge et l'Enfant Jésus.

Ces portraits sont une véritable œuvre artistique, en couleurs variées. Grandeur 14p. x 16 p. Nous donnerons ces portraits à

tout abonné qui aura payé ses ar-rérages à notre journal et renouvelera son abonnement pour un an et le paiera d'avance. —Ceux qui voudront profiter de cette offre sans précédent peuvent envoyer leur argent directement au bureau de L'IMPARTIAL, ou payer à nos agents qui leur donneront des reçus. —Ces Primes seront expédiées du bureau de L'IMPARTIAL vers la première semaine de juin.

que si je demeurais avec les habitants des États-Unis. Mais que vous importez cela, mon jeune monsieur ? —N'avez-vous pas entendu dire, Daniel, qu'un banquier a fait perdre beaucoup d'argent à mon

(suite à la 8me page)